

Intervention



L'âme de la femme

Gina Lombroso

Number 7, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57568ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lombroso, G. (1980). L'âme de la femme. *Intervention*, (7), 2–2.

L'âme de la femme

Un éminent professeur de la faculté de philosophie de l'Université Laval proposait en réaction à la présentation de la pièce «Les Fées ont soif», une litanie d'invocations à la sainte vierge. C'est en rapport avec cette émouvante lettre publiée dans l'Opinion du lecteur du quotidien «Le Soleil» que nous reproduisons ici quelques extraits d'un livre traitant d'un sujet depuis longtemps débattu: les femmes ont-elles une âme?

Gina Lombroso, épouse et mère, répond en près de quatre cents pages à cette épineuse question, dans un ouvrage maintenant introuvable intitulé «L'Âme de la Femme» et publié en Italie en 1922.

Nous espérons ainsi apporter une contribution à l'avancement de la recherche féministe à la faculté de philosophie de l'Université Laval.

À propos du féminisme

L'abandon moral et intellectuel dans lequel l'homme laisse la femme est la cause première du féminisme, effort plein d'angoisse de la femme pour se masculiniser, pour changer sa propre âme, en assumant les vices, les vanités, les ambitions de l'homme, les égoïsmes masculins, dans la vaine illusion d'y trouver ces mêmes joies que l'homme y rencontre. Illusion vaine, dirai-je, car si quelques femmes, les femmes viriles, qui ont reçu en partage de la nature des inclinations et des ambitions viriles, y trouvent quelque satisfaction, il n'en est pas de même de la majorité des femmes que la nature a faites différentes des hommes. (p. 377)

Les femmes sont meilleures, moins affectées et plus dévouées, plus sincères et moins susceptibles, quand elles sont entre femmes que quand elles sont avec les hommes, signe certain que le mauvais goût des hommes est la cause directe de la démoralisation artificielle de la femme. (p. 105)

L'émancipation féminine ne peut se faire qu'au détriment de l'harmonie sociale: la société, les femmes elles-mêmes, ont au contraire tout à gagner à obliger l'homme à se montrer chevaleresque, à prêter secours à la femme, ce qui améliore l'homme et procure un agréable soulagement au monde féminin. (p. 152)

À propos de l'intelligence de la femme

L'étude n'habituait pas la jeune fille à penser, à réfléchir, à déduire, à abstraire, à lier les idées et à les enchaîner. L'étude ne modifie pas la forme de son esprit qui trouve une excitation au travail, non pas dans les abstractions, mais dans les émotions. (p. 326)

À égalité d'intelligence, la mère d'une famille nombreuse, bien que occupée et préoccupée de ses enfants et de sa maison, elle soit moins à même d'étudier que sa contemporaine restée vieille fille, a plus de vivacité, plus de largeur d'idée, et de pénétration que celle-ci qui a continué entre temps à étudier vaillamment que vaillamment dans les Universités ou dans les bibliothèques. (p. 320)

La science pour la science, l'art pour l'art, la foi pour la foi, tout ce qui est en dehors du concret et de l'utile, n'a pour la femme aucun sens. (p. 240)

Nombre de femmes, qui pourraient très bien vivre sans préoccupation et faire vivre leur famille en appliquant simplement leur esprit à bien exécuter ce que les règles prescrivent, finissent par faire leur propre malheur et celui des autres en voulant «sortir du commun» qu'elles estiment inférieur à leur capacité, et employer leur intelligence à «faire du nouveau», ce qu'elles ne savent ni ne peuvent faire, parce que, s'il suffit d'une intelligence médiocre pour bien calculer ce que les règles prescrivent, rien n'est plus difficile que de trouver une solution nouvelle adéquate aux problèmes de la vie de la femme. (p. 225)

À propos des rapports homme-femme

La femme a accepté la soumission parce qu'elle a l'intuition vague de

servir ainsi son propre intérêt, mieux qu'en faisant à sa tête, parce que l'obéissance lui épargne une infinité d'hésitations, de remords, de repentirs comme ceux auxquels elle est sujette, quand elle doit à elle seule prendre une décision pour son propre compte. Par conséquent, non seulement l'indécision féminine cimentée puissamment l'union de l'homme et de la femme, mais elle rend leur fusion plus profitable et plus douce.

L'incertitude, la sensation d'égarement que la femme éprouve à la pensée d'être seule, son besoin d'un homme qui la dirige et la soutienne, sont la raison de l'humilité, de l'admiration sans bornes que la femme est disposée à professer pour l'homme qu'elle considère instinctivement comme son protecteur: humilité et admiration qui attirent si fortement l'homme vers elle. L'homme, en effet, qui a un égoïsme suffisant pour diriger la femme en même temps que lui-même, est très flatté de cette preuve de sa supériorité qu'elle lui donne et en fait volontiers usage à son profit.

Les hommes préfèrent les femmes timides, embarrassées, auxquelles ils peuvent faire plaisir à peu de frais, aux femmes décidées, débrouillardes, aux femmes à tempérament masculin, qui n'ont pas besoin d'eux.

L'incertitude et la suggestionnabilité, la docilité peuvent être une raison de bonheur pour la femme, quand elle rencontre un homme viril qui lui prête son égoïsme et sa force supérieure, qui la défend, la dirige, la protège, et canalise son activité et son ardeur. (p. 151)

L'éducation et le raisonnement ont une prise très forte sur l'homme, plus forte que sur la femme; c'est surtout en modifiant l'homme et en l'améliorant qu'on pourra obtenir une réelle amélioration à la situation de la femme. (p. 390)

La femme est plus heureuse quand elle épouse un homme vraiment viril, égoïste, exigeant, plein d'initiative, qui lui demande des sacrifices, mais qui les demande consciemment, qui s'occupe d'elle, même pour exploiter son dévouement, que quand elle épouse un homme efféminé, faible, qui ne veut rien, qui ne dirige rien, qui est indifférent à tout et à tous. (p. 388-389).